

ment elle exige une distribution convenable de l'apier, dont chaque étage doit être assez haut pour permettre la superposition des ruches. C'est une disposition qu'il est aussi facile que peu coûteux de donner aux apiers auxquels elle manque.

Quelquefois la mère et le gros de la troupe se tiennent dans le bas ; vous le constatez, au printemps, par la présence du couvain. Il faut alors supprimer la ruche du haut. Enfin, il y aura peut-être beaucoup de monde dans les deux paniers. Ne vous en inquiétez pas, et supprimez celui des deux qui n'a pas de couvain, les abeilles ne tarderont pas à l'abandonner pour se réunir à leur mère. Si elles y mettaient quelque lenteur, secouez-les, démolissez les gâteaux et enlevez le miel qui peut s'y trouver.

Ayez bien soin de ne pas laisser de vide entre les deux ruches. Rien que 3 lignes d'intervalle entre les gâteaux pourrait empêcher la réunion des deux familles. Chacune se tiendrait chez elle, et la première qui manquerait de vivres périrait sans que vous pussiez vous en douter.

Puisque c'est la ruche du haut que l'on doit conserver au printemps, il faut, autant que possible, placer la moins âgée au-dessus de l'autre.

*Réunion des ruches à calotte.*—Quand on a fait choix de deux ruches à calotte pour les réunir, on enlève la calotte de la ruche à supprimer, et on la remplace par la ruche à conserver. On laisse une porte à chaque ruche, et on a bien soin que les mouches d'en bas puissent facilement communiquer avec celles d'en haut au moyen d'un petit gâteau. En provoquant le bruissement avant et après la réunion, il y aura très-peu de victimes. Les choses resteront en cet état jusqu'aux derniers jours d'avril. A cette époque, on supprimera la ruche inférieure. On fera bien de consulter l'article suivant.

Si, au moment de la réunion, il y a des abeilles dans la calotte que l'on supprime, on les secoue à terre, comme nous l'avons dit pour les réunions du printemps.

A bon chat bon rat.

Trop tard se repent le rat

Quand par le col le tient le chat.

Etre propre comme une écuelle à chat.

Un brochet fait plus qu'une lettre de recommandation.

Chien qui aboie ne veut mordre.

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

A mauvais chien on ne peut montrer le loup.

Battre quelqu'un comme un chien.

Entrez, nos chiens sont liés.

Il ne faut pas se moquer des chiens qu'on ne soit hors du village.

Reçu comme un chien dans un jeu de quille.

Mauvais chien n'épargne personne.

Par petits chiens le lièvre est trouvé

Et par les grands est happé.

La nuit tous les chats sont gris.

Chat échaudé craint l'eau chaude.

Chat miauteur ne fut oncques bon chasseur,

Non plus que sage homme grand cacqueteur.

## FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

### CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

Voyez-vous les peuples jeter des cris d'admiration ? Voyez-vous les plus riches le saluer jusqu'à terre ? Voyez-vous toutes les dames lui sourire et lui lancer des œillades ? Voyez-vous l'admiration et l'envie dans tous les yeux ? Cet homme, heureux et puissant, c'est moi, moi dont l'étoile avait un peu pâli pour reparaître avec plus d'éclat dans le ciel de Paris ! Arrière, place, place, respect et honneur à M. le baron d'Alteroche.

A ces mots, le matelot poussa un long éclat de rire ; les autres regardèrent le gentilhomme avec étonnement, comme s'il le croyaient frappé d'une folie soudaine. Le baron, rappelé à lui-même par l'expression de leurs visages, jeta un regard de mépris sur l'Ostendais et dit avec fierté :

— Pardonnez-moi, messieurs ; je voyais l'avenir devant mes yeux. C'est une illusion, en effet, mais cette illusion deviendra une réalité.

— Venez, venez ! s'écria Pardoès, chaque heure nous vaut peut-être trente mille francs ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage !

Ils le suivirent à la rivière ; tous retroussèrent leurs pantalons jusqu'aux genoux, et entrèrent dans l'eau pour pouvoir juger de près de la quantité d'or disséminée. Il leur échappa bien un cri, et ils frissonnèrent sous l'impression de froid glacial du torrent ; mais leur soif d'or était si forte, qu'ils bravèrent cette pénible sensation, et ils marchèrent dans l'eau en tous sens, ramassant ça et là une pépite entre les pierres. Cela ne dura pas longtemps, car des douleurs cuisantes dans les jambes les firent sortir de l'eau les uns après les autres, et tous affirmèrent que l'homme le plus fort ne saurait demeurer plus de quelques minutes dans le courant. Et, en effet, cette eau n'était que de la neige fondue qui descendait de la Sierra Nevada probablement à travers des crevasses dont le sol n'avait jamais été échauffé par un rayon de soleil.

Trompé dans cet effort, Pardoès dit qu'on ferait mieux de retourner au trou et d'en retirer tout l'or qu'il serait possible d'atteindre. On pouvait, néanmoins, essayer aussi de guérir la rivière, dût-on revenir au bord toutes les cinq minutes pour laisser circuler un sang plus chaud dans les jambes.

Ils suivirent son conseil et s'occupèrent toute la journée du travail désigné. Parfois il y en avait un qui courait au bas du torrent et passait à gué la rivière pour y chercher des pé-

pites. Il arriva que cette tentative réussit plus ou moins ; mais chaque fois il fallut y renoncer à cause du froid insupportable de l'eau.

Vers le soir, lorsqu'ils allèrent se coucher, l'or fut soupsé de nouveau. On estima le produit de cette journée à vingt-deux livres, ou environ vingt-huit mille francs.

C'était sans doute un résultat assez brillant. Il est bien vraie que le trou ne contenait plus d'or à leur portée ; mais il était à croire qu'on découvrirait encore un gisement semblable dans un autre endroit, et, en effet, qu'on trouverait des moyens pour détourner l'eau et mettre à sec certaines parties du lit de la rivière, où l'on pourrait ramasser aisément les pépites.

Ceci fut dit par Pardoès pendant qu'ils étaient assis, après le souper, autour d'un grand feu, le plat plein de pépites devant leurs yeux et se réjouissant, dans un doux oubli, du bonheur qu'ils avaient rencontré si inopinément après tant de misères. Quoique la physionomie du baron exprimât une joie outrée, il resta silencieux, sans doute par crainte d'exciter les railleries du matelot. Avec la conscience de son rang, toute sa fierté naturelle lui était revenue, et il ne voulait plus se commettre avec ce rustre grossier et mal élevé.

— Je ferais bien une proposition, remarqua Creps, mais je ne sais pas si vous serez assez sages et assez avisés pour l'adopter. Vous avez presque tous perdu la tête...

— Voyons ta proposition, interrompit, le matelot.

— Eh, bien, je propose qu'il soit défendu de travailler après certaines heures à déterminer. Du train dont cela va maintenant et dont cela ira probablement demain et les jours suivants, aucun de nous ne finira la semaine sans s'attirer une grave maladie sur le corps.

— Bah ! quelle crainte folle ! dit Kwik en riant et en se levant pour battre un entrechat. Voyez, c'est tout comme si j'avais dormi pendant vingt-quatre heures !

— Oui, pour ce qui te concerne. Donat, tu peux avoir raison ; mais tout le monde n'est pas aussi robuste que toi. Ma santé et celle de mes amis valent plus que de l'or, et je ne veux pas être enterré dans ce ravin solitaire, ni y voir enterrer aucun de nous.

Pardoès reconnut après quelques réflexions, la sagesse des conseils que Creps leur donnait. On résolut de vivre justement comme dans le placer de Yuba, et de prendre régulièrement les repas et le repos, sans que personne se permit de chercher de l'or en dehors des heures désignées.

— Partageons maintenant l'or, dit le matelot.

A continuer.